



Partage du fait littéraire

Philippe Jousset

► To cite this version:

Philippe Jousset. Partage du fait littéraire: De la division des disciplines. La Littérarité des belles-lettres, 2013. halshs-01285582

HAL Id: halshs-01285582

<https://shs.hal.science/halshs-01285582>

Submitted on 14 Mar 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Partage du fait littéraire
De la division des disciplines
Philippe Jousset

Quelles sciences ?

« Toute la science est vidée de sa vérité par les rivalités. (...) l'espace de la connaissance tombe aux mains de la soldatesque. »
M. Serres, *Détachement*

Je n'ai jamais été complètement persuadé du bien-fondé de certaines périodisations, changements de paradigmes, cloisonnements, répartition des tâches, etc. ; on me permettra de me défier des doctrines, qui recouvrent plus souvent des effets de mode ou des enjeux de pouvoir, conflits frontaliers, rivalités... Plutôt que m'obnubiler sur le (pseudo) affrontement Analyse du Discours (désormais AD)/stylistique, au risque de contribuer à l'enkyster, je préfère, pour tenter de comprendre et débrouiller d'abord pour moi-même, ce qui est là en jeu, de remonter en quelque sorte dans les attendus de la question, en sarclant, en binant un peu la terre autour. Essayer de saisir le sens de cette bifurcation. Je parle de *pseudo* affrontement, car les disciplines qui s'inventent comme rigoureusement définies et donc portées à l'antagonisme, présentent en fait un tableau beaucoup plus enchevêtré. Aux voisinages de l'AD et de la stylistique historique – des voisinages qui se changent souvent en empiètements – figurent d'autres prétendants : la linguistique textuelle, l'analyse argumentative, la pragmatique, l'interactionisme, la praxématique... L'AD¹ et la stylistique historique n'étant pas les seules à se disputer la lice, il n'y a pas de raison d'y cantonner l'alternative – de poser la question en termes d'alternative². Je n'ai pas l'autorité pour arbitrer le duel, je préfère tenter de remonter dans les présupposés, et l'on sait que la gestion des disciplines s'explique souvent mieux par l'éthologie que par l'épistémologie³.

1 P. Charaudeau & D. Maingueneau présentent l'AD « moins comme une nouvelle discipline que comme un champ de recherche interdisciplinaire » (*Dictionnaire d'analyse du discours*, Seuil, 2002), J.-M. Adam « comme un espace de dialogue critique entre recherches artificiellement séparées » ; on évoque sa « grande plasticité » ; on reconnaît le « flottement terminologique entre analyse *du* discours et analyse *de* discours » (A. Jaubert), ou que chaque notion, celle du discours comme celle de style, constitue une « nébuleuse » (A. Herschberg Pierrot) ; il faudrait encore distinguer entre analyse du discours « à la française », à l'anglaise, à l'américaine, son moment structuraliste et son moment pragmatique (G.-E. Sarfati), etc. Bref, on plus affaire à un maquis qu'à un jardin à la française.

2 La diversification et la concurrence, conjointes, ont également leurs atouts ; elles confèrent, *mutatis mutandis*, dans le domaine de la connaissance, le même genre d'avantage compétitif que ce que la « balkanisation de l'Europe » a représenté pour son « progrès » face à des sociétés plus homogènes.

3 La division des disciplines est elle-même le produit d'une sociologie de la littérature, d'un rapport à l'institution, la politique, etc. Voir T. Becher et P. Trowler, *Academic Tribes and Territories: Intellectual Enquiry and the Culture of Disciplines*, 2e éd., Londres, Open University Press, 2001. Elle répond aussi à des motivations anthropologiques et éthologiques : se démarquer, fabriquer du nouveau, affronter, dramatiser, etc. Voir sur cette question l'excellent recueil dirigé par J. Boutier, J.-Cl. Passeron & J. Revel, *Qu'est-ce qu'une discipline ?* (Editions de l'EHESS, 2006) et particulièrement les articles de G. Lenclud, d'A. Abbott et de M. Werner (qui, sur le cas de la philologie, montre qu'une discipline ne recouvre pas du tout les mêmes réalités ni les mêmes enjeux en deçà ou au-delà du Rhin). Pierre V. Zima, dans « Le concept de théorie en sciences humaines. La théorie comme discours et sociolecte », montre que, dans les sciences sociales ou culturelles, les langages de groupe théoriques sont des langages « étroitement liés aux antagonismes de la vie quotidienne », et forcément idéologiques (*in* J.-M. Adam & U. Heidmann, *Sciences du texte et analyse de discours*, Slatkine Erudition, Genève, 2005, p. 23, 27).

J'avoue, d'autre part, un peu de scrupule à parler de « science » dans notre domaine bien que le mot y fleurisse⁴ ; je préfère le terme de discipline, ou – *horosco referens* – celui de savoirs ou d'arts (du texte). Pour la raison principale qu'il a été démontré qu'il était impossible de partir d'un domaine prédécoupé qu'on appellerait « les sciences », après quoi l'on se demanderait quels genres de relations, ce domaine pourrait avoir avec un autre domaine prédécoupé qu'on appelle « l'époque », « l'état de la société », « le milieu intellectuel », « le contexte social », etc.⁵ Ce qui est vrai des sciences dites dures, l'est *a fortiori* de l'étude de la « littérature », où nous sommes encore plus juge et partie, plus compromis à notre objet d'étude que dans les disciplines moins subjectivables comme la tectonique des plaques ou la cristallographie. C'est de Bruno Latour que j'ai appris que « nous ne sommes jamais confrontés à la science, mais à une gamme d'associations plus ou moins fortes ou faibles d'humains et de non-humains »⁶. Ce professeur a fondé à l'Ecole polytechnique où il enseigne une discipline qu'il a baptisée les « humanités scientifiques », dont l'Université française serait sans doute bien inspirée de s'inspirer en créant des « humanités littéraires », sur le même principe, où ne se poserait pas, du moins en termes de réciproque exclusion, la question : stylistique historique ou « analyse du discours ». Il n'y a pas de science pure, débarrassée de l'idéologie, des conditions d'exercice, etc. ; de même il n'y a pas de la littérature pure, sans ces multiples médiations auxquelles s'est rendue sensible l'étude moderne de la littérature (à travers la médiologie, l'histoire de l'édition, etc.)⁷

La réalité est généralement plus feuilletée que tranchée. Certains géographes aveuglés par leur patriotisme, nous feraient accroire que tous les pays sont des carrefours, de même que tous les sujets d'étude sont, aux yeux de leurs promoteurs, la plaque tournante de toute question passée, présente et avenir⁸. Aux prés carrés barbelés, nous préférons l'imaginaire des couches, superposées et chevauchantes, la fécondité du concept de traduction⁹ et, tout en reconnaissant qu'il existe des scansions pertinentes en histoire littéraire¹⁰, nous aurions

4 Pierre Bourdieu, en particulier, n'est pas le dernier à parler de « science des textes » ; voir en particulier la section de *Les règles de l'art* intitulée « Fondements d'une science des œuvres » (*Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Seuil, 1992). Dominique Rabaté croit savoir que l'appellation de science chez P. Bourdieu est polémique et « faite pour heurter » (« Révélation, voilements et dévoilements : Les Règles de l'Art et « l'effet de croyance », in B. Lahire [dir.], *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu (dettes et critiques)*, La Découverte, éd. revue et augm. 2001, p.33)

5 Bruno Latour fait ainsi remarquer que « personne n'a jamais été capable de découper dans les empilements de traductions quelque chose qui serait « les sciences » et qui aurait des bords bien nets et une histoire propre, et qu'on pourrait ensuite décider de relier – ou de ne pas relier – avec d'autres histoires (celle du monde, celle des mœurs, celle de l'économie, etc.) » (*Cogitamus. Six lettres sur les humanités scientifiques*, La Découverte, version française 2010, p.34-35).

6 *Id.*, *La science en action. Introduction à la sociologie des sciences*, trad. M. Biezunski, rééd. Folio Essais, 1989, p.629. Denis Thouard, en une prudente hyperbate : « C'est parce qu'une hypothèse de lecture est en concurrence avec d'autres, parce que les arguments et les constructions s'opposent, que l'on peut parler de science, ou tout simplement de rationalité. » (« L'enjeu de la philologie », *Critique*, 672, Minuit, 2003, p. 349, italiques nôtres) Mais on sait qu'il existe différents « styles de rationalité ».

⁷ Voir Franco Moretti, *Graphes, cartes et arbres. Modèles abstraits pour une autre histoire de la littérature*, trad. E. Dobenesque, Les Prairies ordinaires, 2008.

⁸ S'ajoute à cela le diagnostic émis par Maingueneau, qui nous paraît très juste, selon lequel les études littéraires se sont complexifiées du jour où ont été proposés à l'Ecole des textes en langue maternelle qui ne posaient pas de problème grave de compréhension ; il a alors fallu, par compensation et pour justifier le magistère des nouveaux exégètes, que l'explication se caparaçonne de (pseudo) technicité (*Contre Saint-Proust ou La fin de la littérature*, Belin, 2006, p.100-111).

⁹ Voir M. Akrich, M. Callon, B. Latour, *Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*, Presses de l'Ecole des mines de Paris, 2006

¹⁰ Par exemple le passage du *système représentatif* au *principe d'expression* tel que l'expose Jacques Rancière dans *La parole muette*, Hachette, 1998 (les discours qui opposent la puissance créatrice des œuvres à la relativisation culturelle ou sociologique de la littérature et de l'art y sont toutefois jugés frivoles [p.50]). Hélène Merlin-Kajman, à partir d'autres références, situe le point de basculement dans le détachement d'un sujet

tendance à privilégier les césures plutôt que les coupures, et les enjambements plutôt que les césures ; de tournant en tournant¹¹, il semble que la pensée tende à repasser par les mêmes points, fût-ce à la faveur de légères déviations, affectant la forme d'étranges spirales). Nous ne voyons pas de raison de nous priver d'une pensée qui a fait ses preuves, quelle qu'elle soit ; et nous voyons bien les vertus de toute approche dès qu'elle est maniée par des gens compétents et qui, surtout, ne perdent pas de vue les enjeux extra- ou supra-universitaires. C'est aux fruits qu'il faut juger de l'arbre. Bref, à cause de toutes ces prémisses, nous ne nous sentons pas bien à l'aise à défendre une position contre l'autre¹², non plus qu'à fortifier des places, tenter les annexions, etc.

Part du feu, parts du jeu

Petit a : chaque texte possède sa spécificité ; petit b : les conditions socio-historiques de la production lettrée ne sont pas identiques à elles-mêmes toujours et en tout lieu. Voilà deux évidences sur lesquelles un consensus pourrait facilement se trouver. Pour autant le partage de la littérature en deux, d'ancien régime et moderne, aussi bien que la division disciplinaire, ou méthodologique, voire épistémique, entre « stylistique historique » (définie comme l'« examen des conditions formelles de la littérature du passé »¹³) et analyse du discours, paraissent un peu à l'emporte-pièce, sujets à caution, et présenter une alternative un peu courte. L'hypothèse d'une frontière entre les « textes d'ancien régime » et les autres, de même. Le concept de don notamment m'apparaît un peu trop large pour servir de critère¹⁴ et être utilisé comme ciseaux à un coup. La question de l'institution, du circuit marchand, des

« cartésien » (plus originaire que le cogito), source d'une énonciation autonome, à la fois à l'égard du langage et par rapport à d'autres sujets constitués en *public* (« Donner du plaisir au public : un enjeu littéraire paradoxal », *La Revue*, n°4, www.lrdb.fr, mis en ligne en juillet 2010). Alain Viala, par exemple, date de 1643-1664, entre le *Discours de la Méthode* et les *Principia* de Newton, la mutation en profondeur des « schèmes collectifs de pensée » qui fait émerger le champ littéraire, résultat de la scission de la « République des Lettres », d'avec le Parnasse : la littérature « naît » du giron des Lettres savantes et de la distinction de l'écrivain au sein des gens de Lettres (*Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique*, Minuit, 1985, p. 162, 288-289). Pour Jacques Dubois, c'est vers 1830-1840 que la littérature française franchit le pas de la fondation d'un champ restreint de production littéraire, au moment où « la littérature lettrée, en se refermant sur elle-même, est tendanciellement devenue une littérature de producteurs produisant pour leurs pairs. » (*L'institution de la littérature*, Bruxelles, éd. Labor, rev. et corr., 2005, p.66)

¹¹ Voir la « Table ronde sur le tournant contextualisant des années 1980 », dans C. Badiou-Monferran (dir.), *Il était une fois l'interdisciplinarité. Approches discursives des Contes de Perrault*, Louvain-la-Neuve, Bruylant-Academia, 2010.

¹² Du genre : « Le « beau style » classique était une création de l'entendement, d'un Moi abstrait qui n'avait pas encore compris la nature esthétique du *cogito*. Le « beau style » de Flaubert est au contraire l'instrument d'une « destruction de la raison » [Lukacs]. » (Eric L. Gans, *Essais d'esthétique paradoxale*, Gallimard, 1977, p.107). Judith Schlanger a montré qu'une clôture parfaitement cohérente comme celle qu'est censé instituer le « classicisme » n'a jamais existé telle quelle et, plus généralement, que l'« immatériel littéraire » est régi par des rythmes différents du cours général de l'histoire (*La mémoire des œuvres*, Nathan, 1992, p.54-55, 151) Que J.F. Kermode, par exemple, nomme texte classique ce que Barthes nomme texte moderne, *i.e.* « un texte ouvert et virtuellement plurisignifiant », suffit à instiller un soupçon de nominalisme dans ces disputes...

¹³ Georges Molinié, *La Stylistique*, PUF, « Que sais-je », 1989, p. 43 s.

¹⁴ Personnellement, je solliciterais la trop fameuse logique du don pour voir dans la littérature le spécimen par excellence de l'« objet sacré » : « synthèse du dicible et de l'indicible, du représentable et de l'irreprésentable » ; nous sommes là « au point extrême où l'opacité nécessaire à la reproduction de la société est pleinement réalisée (...). Les hommes se retrouvent finalement aliénés à un objet matériel qui n'est rien d'autre qu'eux-mêmes, mais un objet dans lequel eux-mêmes ont disparu, un objet où ils sont contradictoirement et nécessairement présents sur le mode de l'absence. » (Maurice Godelier, *L'énigme du don*, Fayard, 1996, p.190). Il me semble que c'est à quoi tend également H. Merlin-Kajman qui, dans « Le texte comme don public », en vient à conclure que le texte littéraire, quand même il devient un objet marchand, « continue à fonctionner comme une sorte d'objet transitionnel jamais complètement séparé de son donateur, c'est-à-dire susceptible de lier, donc de *durer*. » (*Études françaises*, n° 45/2, Presses de l'université de Montréal, 2009, p.66)

rapports au pouvoir, etc. sont de nature extrêmement complexe, ramifiée, « capillaire », et méritent chacun un traitement particulier.

Je n'ignore pas que parler de complémentarité des approches, conciliation, etc.¹⁵ paraîtra toujours une réplique un peu trop expédiente, et relever d'un mauvais œcuménisme ou, pire, d'un honni éclectisme, même si nous avouons ne pas voir pas comment on peut, toute mauvaise querelle mise à part, omettre de prendre en compte tant la différence qu'introduit la diachronie des univers matériels et mentaux, que l'actualité en quelque sorte supra-temporelle ou intempesive des œuvres qui continuent de nous intéresser¹⁶. Non plus que faire abstraction ni de la forme en sa singularité, ni de l'histoire en sa trans-subjectivité¹⁷. Et je gage qu'aussi bien l'AD que la stylistique se récrieraient – si elles pouvaient parler – protestant qu'elles n'ont garde de jamais négliger l'une et l'autre. Le point sensible où faire porter la contradiction nous paraît être, en priorité, la conception trop simple, « chronologique », de la relation passé-présent, qui sous-tend cet affrontement – bref, sur la conception du temps, et d'envisager ce que l'argumentaire de Claire Badiou-Monferran nomme la « trans-historicité » d'une émotion, d'un goût, d'un plaisir de lecture, trans-historicité qui n'est pas la négation de l'historicité, mais la reconnaissance du fait que chaque discours ne se trouve pas enfermé dans son monde mais communique avec les autres époques. La différence esthétique n'équivaut pas à une extériorité radicale par rapport à l'Histoire ; elle livre « une énonciation déplacée tout à la fois du passé et du présent. » Il faudrait faire appel aux conceptions du temps qu'on trouve – au hasard – dans *Clio* de Péguy, par exemple, chez Walter Benjamin, ou Michel Serres, ou François Jullien¹⁸..., bref, à des conceptions anti-linéaires et non-homogènes du temps. « *Le temps ne coule pas, il percole*, comme l'exprime Michel Serres ; cela veut dire justement qu'il passe et ne passe pas », ou il en parle comme d'un *chiffonnage*, d'« une variété multiplement pliable », qui explique que n'importe quel événement de l'histoire est multitemporel et « renvoie à du révolu, du contemporain et du futur *simultanément*. »¹⁹ Le littéraire est une forme d'histoire à sa façon, comme l'explique

15 Alain Viala, toutefois, de constater : « les sciences du littéraire ne sont pas une » ; il plaide en conséquence pour un nécessaire dialogue des disciplines qui étudient le littéraire (« Éléments de sociopoétique », in A. Viala et G. Molinié, *Approches de la réception. Sémiostylistique et sociopoétique de Le Clézio*, PUF, 1993). Dans le numéro de la revue *Littérature* consacré à « Analyse du discours et sociocritique », Eric Bordas voit dans l'analyse sociodiscursive et la stylistique « une complémentarité qui semble une évidence théorique et méthodologique », Ruth Amossy soutient que les fonctionnements discursifs sont indissociables de leurs déterminations socio-institutionnelles, faisant tomber « la barrière qui séparait la rhétorique traditionnelle de l'analyse du discours ». Ou Jacques Migozzi encore considère que « la convergence de la sociocritique et de la rhétorique sous l'égide de l'analyse des discours n'est pas une curiosité mais une nécessité. » (*Littérature*, n°140, décembre 2005, p.38-39, 59, 82) Ruth Amossy, dans « La dimension sociale du discours. L'Analyse du discours et le projet sociocritique », montre comment « l'analyse du discours permet de relancer le projet sociocritique » (R. Amossy & D. Maingueneau (dir.), *L'analyse du discours dans les études littéraires*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2003, p.63). En un mot, ce sont plutôt des synergies qui sont recherchées.

¹⁶ « Comprendre le comprendre [ce qui était déjà le programme de Schlegel dans la conclusion de son essai *Sur Lessing*], c'est comprendre pourquoi telle tradition associée à un univers social plus ou moins éloigné dans le temps et dans l'espace (...) nous parle spontanément le langage de l'universel : la « fusion des horizons » peut être purement illusoire et ne reposer que sur la confusion des horizons qui définit l'anachronisme et l'ethnocentrisme, et elle reste, en tout cas, à expliquer. » (P. Bourdieu, *Règles de l'art*, op. cit., p.427)

¹⁷ Voir Yannick Séité, « La théorie littéraire questionnée par l'histoire », in *Textuel*, n°37 'Où en est la théorie littéraire ?', 2000, p.199. « La démarche stylistique s'attache à l'émergence d'une valeur du discours. Contrairement à un sentiment encore trop répandu, cet objectif ne l'oppose pas aux intérêts de l'analyse du discours, il en représente au contraire un prolongement. L'une comme l'autre rendent compte d'un conditionnement des pratiques langagières : la composante sociale que privilégie l'analyse du discours, visant des préconstruits, la projection d'un *ethos*, et toutes les stratégies de légitimation du discours, n'exclut pas la composante esthétique qui est *en soi* légitimante. » (Anna Jaubert, « Des styles au style. Genres littéraires et création de valeur », in J.-M. Gouvard [dir.], *De la langue au style*, PUL, 2005, p. 44)

¹⁸ François Jullien, *Les transformations silencieuses*, Grasset, 2009.

¹⁹ Michel Serres, *Eclaircissements*, entretiens avec Bruno Latour, Ed. François Bourin, 1992, p.90-93. Dans le

Jean Bessière, « interface entre les écrits, entre les époques, entre toute mémoire et l'actualité. (...) il prend acte que ces continuités irréductibles les unes aux autres sont sa matière et qu'écrire est la notation du pouvoir différentiel de cette matière. (...) Il est le récit des différences idiomatiques que porte le temps, et, par là, des histoires de ces temps. »²⁰

Polarités

Raisonnant en apprenti épistémologue, nous dirons qu'il existe un premier pôle idéal, désignons-le comme érudit, ou philologique, qui vise une certaine fidélité, non tant à ce que Eco appelle l'*intentio operis*, que, plus largement, à ce dont cette *intentio* dépend, sans même pouvoir en prendre conscience, le contexte supra-individuel, ce que l'on n'ose plus appeler le *Zeitgeist*²¹ ; on préfère parler d'*épistémè*, ou de *champ*²² ; il s'agit de (re)constituer celui-ci pour saisir authentiquement les servitudes (codes, habitus, etc.) auxquelles obéit (ou dont cherche à s'affranchir, ou avec lesquelles prétend rompre en visière, tout en en subissant les contraintes) tel discours daté et situé. Face à ce premier pôle critique, il en existerait un second (qui existe essentiellement en tant que le premier pôle entend s'en démarquer, s'en garde, lui sert de repoussoir) qu'on qualifiera d'« herméneutique », pour aller au plus pressé²³. Dont il existe plusieurs traditions cependant. Si elles ont en commun de transcender la distance historique, elles peuvent s'opposer selon deux modes : le grammatical et l'allégorique. L'interprétation grammaticale « tend vers le sens entendu dans le passé et veut le conserver », en lui substituant un signe neuf ; elle rejoint par là ce que nous indiquions comme le premier pôle, ce qui ne simplifie pas la question²⁴. L'interprétation allégorique en revanche « s'appuie sur la virtualité d'un sens multiple de l'écrit », privilégie, pour ancrage de

même ouvrage, le philosophe parle du critique comme de quelqu'un qui « se met dans le dos de tout le monde, et persuade tout le monde qu'il n'a pas de dos. » Dégager les conditions de possibilité d'un processus donné revient souvent à confondre condition nécessaire et condition suffisante, mais « qui a jamais atteint a condition suffisante de tel motet de Couperin ? » (*ibid.*, 195-197)

²⁰ Jean Bessière, *Dire le littéraire*, Pierre Mardaga, Liège/Bruxelles, 1990, p.296-298.

²¹ Friedrich Ast (*Grundlinien der Grammatik, Hermeneutik und Kritik*, 1808) se simplifiait le problème jusqu'à postuler une nature commune à tous, identique à elle-même, « l'esprit », dont le temporel est une manifestation relative, à retraduire en universel. Voir Peter Szondi, *Introduction à l'herméneutique littéraire* (1975), trad. M. Bollack, Cerf, 1989, p.111.

²² Denis Saint-Jacques et Alain Viala proposent trois configurations successives pour amender la notion de « champ », jugée trop liée au XIXe s. : 1) celle où la littérature est principalement soumise à l'hétéronomie (ainsi des lettres médiévales par rapport à l'Eglise), 2) celle où hétéronomie (la puissance politique par exemple) et autonomie (l'existence d'une institution ou d'un marché) sont en lutte, et 3) celle (privilégiée par P. Bourdieu) où l'autonomie s'affirme. Ce redéploiement permettrait de « réorganiser l'histoire littéraire dans une perspective d'histoire du champ, de sa préhistoire à son émergence et à son affirmation maximale, comme histoire d'un procès qui fait varier les valeurs accordées à la littérature en même temps que par elle construites (valeurs qui, il faudra aussi un jour en évaluer toutes les implications, se jouent à réception) » (« A propos du champ littéraire : histoire, géographie, histoire littéraire », in B. Lahire [dir.], *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu, op. cit.*, p. 66). J.-Louis Fabiani semble considérer que, au degré de généralisation où est entendu le concept de champ (lorsque Bourdieu n'en fait pas un usage plutôt restrictif, qui ne correspond exactement qu'à la définition de la littérature dans la deuxième moitié du XIXe siècle en France), celui-ci devient « historiquement amorphe » (« Les règles du champ », *ibid.*, p.76).

²³ Le « principe allégorique est plus puissant que le principe philologique, lequel, privilégiant absolument le contexte originel, revient à nier qu'un texte signifie ce qu'on y a lu, c'est-à-dire ce qu'il a signifié au cours de l'histoire. Au nom de l'histoire, et paradoxalement, la philologie nie l'histoire, et l'évidence qu'un texte peut signifier ce qu'il a signifié. » (Antoine Compagnon, *Le démon de la théorie. Littérature et sens commun*, Seuil, 1998, Points, 68).

²⁴ Andrew Abbott montre que toutes les dichotomies – le style méthodologique du positivisme vs celui de l'interprétation, par exemple – fonctionnent à la manière d'une fractale, c'est-à-dire que les distinctions possèdent la qualité de se reproduire à l'intérieur d'elles-mêmes (« Le chaos des disciplines », *Qu'est-ce qu'une discipline ?*, *op. cit.*).

la compréhension, la réception, et trouve par conséquent ses ressources exégétiques avant tout dans l'univers intellectuel du lecteur²⁵. Peter Szondi, à qui j'emprunte cette dichotomie, combat cette « philologie de l'immanence » et toutes les formes de l'empathie qui lui sont associées.

Ni la compréhension d'une œuvre d'art ni le plaisir que celle-ci procure ne sont pourtant ennemis de la connaissance qu'on en peut prendre²⁶, ni le lecteur ne se trouve forcément en guerre contre le texte, de telle sorte qu'il faudrait que l'activité de l'un s'exerce aux dépens de l'autre, par principe, que l'autre fût défendu des empiètements du premier. Nous plaiderions au contraire pour une herméneutique « existentielle » – non pas exclusivement, mais comme dominante et parti pris – conjointe à la première orientation, celle qu'illustre l'AD notamment, qui s'attache à l'« institution », c'est-à-dire à ce qui est *contraint* par l'habitus du producteur, plus qu'à ce que *permet* (potentialise) celui du récepteur²⁷. Dans cette dernière perspective, la chronologie est peu pertinente, ou très différemment ; ce qui se révèle déterminant alors, autant que le « milieu » d'Euripide ou celui d'Eluard, c'est la perspective de celui qui lit l'un de ses auteurs ici et maintenant²⁸.

Il apparaît assez vain de chercher à caricaturer aucun des deux pôles, et souhaitable au contraire d'insister sur ce qui nuance chacun des modèles exégétiques et appelle leur « composition ». La position (d'un Marc Angenot par exemple) qui consiste à affirmer que le discours littéraire émane, comme les autres, du discours social et en est idéologiquement tributaire et *constitutif*, reste une position radicale assez isolée²⁹. Celle de Bourdieu, autorité la plus souvent convoquée pour gager la plupart des travaux auxquels on peut associer l'AD, se montre beaucoup plus subtile. La notion d'*illusio* problématise de manière déterminante la relation des œuvres humaines à leur conditionnement, dont l'alternative aliénation ou liberté

25 Peter Szondi, *Introduction à l'herméneutique littéraire*, op. cit., p.14. La critique « postmoderne et structuraliste » est blâmée par J. Bollack dans sa préface, de « transférer le mouvement du texte dans ses récepteurs, au lieu d'en « rendre compte ». » (p. xii)

26 Là-dessus P. Bourdieu est d'accord avec Norbert Elias, contre Adorno qui ne voyait dans la jouissance prise à l'expérience de l'art que la marque du philistin ; voir Jean-Louis Fabiani, « Les règles du champ », loc. cit., p.80-81.

27 C'est un point de rencontre avec la sémiostylistique que cette primauté du pôle récepteur : c'est ce dernier qui constitue « l'orientation, la raison et le siège » de la littérarité (ou littérisation) (G. Molinié, *Sémiostylistique*, op. cit., p.62). Tend à se substituer, à l'appréhension des processus de signification à travers le fonctionnement des langages, « l'examen des opérations sémiotiques comme processus général d'interprétation de ce qui est, non pas sens de quelque chose (pour quelqu'un), mais plutôt de ce qui fait sens pour quelqu'un (éventuellement de quelque chose) », jusqu'à une « impensable pensée somatique » appelée « herméneutique corporo-centriste » avec, pour « seul vecteur de la valeur humaine », le sensible (G. Molinié, *Hermès mutilé. Vers une herméneutique matérielle*, Honoré Champion, 2005, p.197, 232, 262).

28 D. Maingueneau expose que nous sommes passés du régime du *champ* à celui de l'*archive* (*Contre Saint-Proust*, op. cit., p.58-59). C'est dans un sens différent (et cette divergence situe bien ce qui est ici en jeu) que Georges Molinié parle d'une « réception d'archive », celle d'une lectrice désimpliquée (*Sémiostylistique. L'Effet de l'art*, PUF, 1998, p.139). H.R. Jauss, il y a une trentaine d'années au moins (preuve que chaque génération réinvente la roue), avait imaginé une forme de parade à ce divorce entre défaut et excès d'investissement subjectif en assignant à l'herméneutique historique la tâche de « rendre accessible l'art et la littérature d'un passé qui nous est devenu étranger, et l'approprier à travers la reconnaissance de son altérité même, à notre expérience présente » (« Esthétique de la réception et communication littéraire », Critique, n°413, octobre 1981). L'herméneutique dite ici *existentielle* va de pair avec, côté auteur, la « problématique existentielle » pour laquelle plaide B. Lahire, c'est-à-dire « l'ensemble des éléments qui sont liés à la situation sociale d'un auteur et qui s'imposent à lui comme des questions incontournables qui l'obsèdent ou comme des problèmes qu'il a à affronter. » (*Franz Kafka. Éléments pour une théorie de la création littéraire*, La Découverte, 2010, p.81)

29 La conception de ceux qu'on nomme globalement formalistes est aussi souvent simplifiée à l'extrême et donc faussée et trahie. Geoffroy de Lagasnerie, par exemple, accuse les structuralistes de faire « comme si la vérité du texte était dans le texte lui-même. » (*Sur la science des œuvres. Questions à Pierre Bourdieu (et à quelques autres)*, éd. Cartouche, 2011, p.17). Or, je doute qu'un structuraliste conséquent ait jamais cherché la « vérité », ultime ou non, d'un texte.

n'est qu'une très grossière représentation. Fonder une véritable science de l'œuvre d'art (puisque Bourdieu s'obstine à parler de *science*) suppose de « s'arracher à l'*illusio* et de suspendre la relation de complicité et de connivence qui lie tout homme cultivé au jeu culturel pour constituer ce jeu en objet », mais dès lors que cette *illusio* « fait partie de la réalité même qu'il s'agit de comprendre », il devient indispensable de la faire entrer dans le modèle destiné à en rendre raison³⁰, et donc d'intégrer à la connaissance distanciée et « dégrisée », la part de méconnaissance sans laquelle cette connaissance de l'objet devient une abstraction, donc une pseudo connaissance en réalité, une forme de méconnaissance (de nature « scolastique ») qui ne s'abuse pas moins que celle, de premier degré, à laquelle elle prétend avantageusement se substituer. P. Bourdieu affirme même que « c'est lorsqu'il parvient à se laisser posséder par les mots que l'écrivain découvre que les mots pensent pour lui et lui découvrent le réel », et en tire la conséquence que rien n'est à négliger de cette recherche « que l'on peut dire formelle », qui traite aussi bien de la composition de l'œuvre, des personnages, du rythme des phrases, etc.³¹ Aussi bien, l'intention *avouée* de P. Bourdieu n'est-elle pas « de substituer la sociologie aux autres manières d'étudier la littérature », mais de les appeler à se fédérer, en « faisant sauter l'alternative paralysante entre l'analyse interne, formelle, du texte et l'analyse externe, dite sociologique du contexte. »³² Vœu pieux ? Qui ne rêverait en tout cas d'un tel dénouement ?

Distincte de la problématique de l'*illusio*, mais proche, et même apparentée à celle-ci par la considération qu'elle prend du jeu que la « mise en forme » littéraire introduit à l'égard de la réalité, nous paraît ce que D. Maingueneau appelle la « mise en scène », dans laquelle il reconnaît non pas un masque du « réel », mais une de ses formes. Le discours n'est pas une

30 Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art*, op. cit., p.320. « La science du mode de connaissance esthétique trouve son fondement dans une théorie de la pratique en tant que pratique, c'est-à-dire en tant qu'activité fondée sur des opérations cognitives mettant en œuvre un mode de connaissance qui n'est pas celui de la théorie et du concept sans être pour autant, comme le veulent ceux qui en sentent la spécificité, une sorte de participation ineffable à l'objet connu. » (*ibid.*, p.433) L'interprétation que P. Bourdieu fait de la « poétique insciente » que Flaubert évoque dans une lettre fameuse à Gorge Sand ne laisse pas d'intriguer : alors que le romancier oppose cette poétique insciente « qui s'inquiète de l'œuvre en soi, d'une façon intense » et, pour cela, se préoccupe de composition, de style, etc., à l'analyse du milieu où celle-ci s'est produite et ses « causes », P. Bourdieu prétend au contraire relever le défi de l'ambition flaubertienne par une tentative de reconstituer « l'espace des prises de position artistiques actuelles et potentielles par rapport auquel s'est construit son projet artistique, et dont on peut poser par hypothèse qu'il est homologue de l'espace des positions dans le champ de production lui-même ». Je doute fort que Flaubert eût reconnu sa poétique insciente dans ce programme, et trouve très curieux que Bourdieu ait réclamé pour sa propre entreprise le patronage de cette expression flaubertienne...

31 *Ibid.*, p.158-159.

32 P. Bourdieu, « Le sociologue et le généticien », entretien avec P.-M. de Biasi, in J.-P. Martin (dir.), *Bourdieu et la littérature*, Nantes, Ed. Cécile Defaut, 2010, p.276. Même modestie chez D. Maingueneau, qui reconnaît qu'« une analyse du discours littéraire ne saurait de toute façon prétendre à quelque monopole » (« Ouverture », in *L'analyse du discours dans les études littéraires*, op. cit., p.15). P. Bourdieu appuie : « j'ai une vision intégratrice, et pas du tout sectaire ». Nous prenons acte de la profession de foi ; elle paraît cependant difficile à accorder avec cette assertion qu'on trouve un peu plus loin : « Il n'y a pas de transcendance, et l'écriture, avec toutes ses spécificités, reste un phénomène social qu'on ne peut pas expliquer autrement que par le social. En fait, on ne sort pas de la sociologie ! » (p.280) Dès lors qu'on lui fait tout embrasser, en effet... Dans la pratique, au demeurant, on trouve des accommodements avec la « pureté » sociologique : par exemple, la « position impossible » dans laquelle Baudelaire s'est placé se voit expliquée par des raisons « qui tenaient sans doute en partie aux souffrances *inséparablement* psychologiques et sociales liées à son expérience du microcosme familial, condensée dans son rapport à sa mère, matrice de son rapport à l'institution et, plus largement, à tout l'ordre social. » (*Méditations pascaliennes*, Seuil, 1997, 'Points', éd. rev. et corr. 2003, p.131, italiques nôtres) De même que, comme on l'a vu plus haut, une certaine espèce d'herméneutique pouvait rejoindre la critique objectivante au lieu de s'y affronter, les deux sociologies que Barthes invente dans « Les deux sociologies du roman » (« une critique idéologique d'un côté, qui s'occuperait du contenu ; une critique sémiologique de l'autre, qui s'occuperait des formes ») se rejoignent pour se compléter. Barthes pressent que la notion du *champ* bourdieusien pourrait être cet outil susceptible d'articuler ces deux types de sociologie (*Œuvres complètes*, Seuil, t. I, 1993, p.1147-1149).

traite tirée sur le réel mais un réel à part entière, qui participe d'un Réel plus vaste, avec lequel il entretient un rapport un peu moins simple que celui du miroir « promené » le long du chemin. « D'ailleurs, s'il en était autrement, poursuit D. Maingueneau, l'AD n'aurait pas vraiment de raison d'être, elle ne serait qu'une annexe de la sociologie ou de l'histoire, seulement vouée à montrer comment des conjonctures se traduisent en énoncés. »³³ Autrement dit, l'AD serait une science déductive, reposant sur une homologie des discours aux structures des milieux dans lesquels ces discours sont élaborés et dont ils seraient une émanation. Il se pourrait que les choses se présentent de façon plus complexe, en effet. Dominique Maingueneau fait droit, à travers la notion d'*incorporation*, à la prise en compte de l'« intrication essentielle » d'une formation discursive et de son ethos, d'une « manière de dire », laquelle s'enracine dans une « manière d'être », irréductible, nous semble-t-il, à un état³⁴.

Qui nierait aujourd'hui l'intérêt de prendre en considération les aspects socio-historique des œuvres, et notamment leurs conditions de production, les « effets d'institution », la mise en perspective de leur « positionnement », afin de « se réapproprier, par l'anamnèse historique, les formes et les catégories historiques de l'expérience artistique »³⁵. Sauf que l'homologie qu'Erwin Panofsky, comparant la structure de l'art gothique et la scolastique, désignait comme une « exception », fut généralisée par son illustre postfacier et traducteur – P. Bourdieu lui-même –, pour en faire une règle, que l'*habitus* servirait à nommer³⁶.

C'est la seule unidimensionnalité du « sociologisme », *a fortiori* s'il est pris pour une causalité, qui est critiquable, à quoi nous paraît préférable une conception feuilletée, entremêlée, hétérogène³⁷ et éventuellement contradictoire, à la fois de la société, du temps et de l'histoire³⁸. L'authentique *poiesis*, celle qui est en rapport avec la nature naturante, ne sera jamais dans cette relation instrumentale que peut s'autoriser – à moins qu'elle n'y soit plutôt condamnée – une description systématique et positive *a posteriori*³⁹. François Dubet reconnaît par exemple, dans la formation d'un ensemble social, concurremment à un système d'intégration et de stratégie (ou compétition), une logique de subjectivation, non

33 Dominique Maingueneau, *Nouvelles tendances en analyse du discours*, Hachette, 1987, p.23.

34 *Ibid.*, p.34. La foi en un discours suppose que soit associée à celui-ci une certaine voix, ou ton. Maingueneau précise qu'il ne s'agit pas là de caractériologie, mais de stéréotypes circulant dans telle culture (*ibid.*, p.31-32).

35 P. Bourdieu, *Les règles de l'art*, *op. cit.*, p.397.

36 Voir Bernard Lahire, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Nathan, 1998, p.29-30.

37 R. Broxton Onians constatait que « l'histoire est un *continuum* où les hommes, les idées, les coutumes et les outils de toutes sortes et de toutes qualités se développent et se chevauchent. » (*Les origines de la pensée européenne*, trad. B. Cassin *et al.*, Seuil, 1999, p. 23). L'idée que les individus psychiques et collectifs sont avant tout des rythmes, « éventuellement des rythmes de rythmes et des puissances qui possèdent des rapports très variables avec ceux-ci », nous paraît mieux rendre justice de la complexité du problème ; cf. Pascal Michon, *Rythmes, pouvoir, mondialisation*, PUF, 2005.

38 « Toute société est habitée par un jeu de différences non superposables ni synthétisables, qui traversent les individus eux-mêmes. » (Hélène Merlin-Kajman, *L'excentricité académique. Littérature, institution, société*, Les Belles Lettres, 2001, p.196) B. Lahire, tout en reconnaissant l'utilité de la théorie des champs pour quadriller « des espaces de positions, des stratégies d'agents en luttes, des rapports de force et de domination, des structures inégales de distribution des capitaux spécifiques », donc pour étudier la dimension polémologique des univers considérés, la juge impropre à penser la spécificité de telle production littéraire et « entrer dans le vif de la chair discursive » (« Champ, hors-champ, contrechamp », in B. Lahire (dir.), *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu*, *op. cit.*, p.41-42, 48). Le même auteur souligne que l'acteur individuel « est le produit de multiples opérations de plissements (ou d'intériorisation) et se caractérise donc par la multiplicité et la complexité des processus sociaux, des dimensions sociales, des logiques sociales, etc., qu'il a intériorisés. » (*L'homme pluriel*, *op. cit.*, p.233)

39 Ceci n'est pas une protestation romantique, mais une réclamation réaliste au contraire, à l'encontre de la « présomption que donne le recul du temps », laquelle empêche « de voir clairement la structure de ce qu'on appelle aujourd'hui « l'histoire ». » (Norbert Elias, *Mozart, sociologie d'un génie*, trad. J. Etoré et B. Lortholary, Seuil, 1991, p.20)

totalelement réductible à la tradition et à l'utilité : « les valeurs sont à la fois des ressources idéologiques, des modalités d'intégration et de contrôle et des appels à une subjectivité « non sociale » bien que socialement définie. »⁴⁰ Le conditionnement, le déterminisme voire, fait place alors à un modèle ouvert, de potentialisation⁴¹.

Un sens à vivre

Il n'existe sans doute pas de formule idéale pour étudier le rapport d'un produit artistique au milieu, aux circonstances, aux « régularités » qui en furent le théâtre. L'entreprise de Sartre, *L'Idiot de la famille*, qui prétend embrasser la totalité de ce que l'on sait sur l'auteur, sa famille, sa psychologie, l'histoire avec un grand H, la civilisation matérielle de l'époque, procure un ouvrage interminable, au sens précis du terme, à la prolifération immaîtrisable ; au contraire, la réussite de l'étude de Hermann Broch sur Hoffmannsthal tient, à mon sens, à l'élection de quelques facteurs déterminants mais déterminants signifiant ici prépondérants et non pas déterministes. Quoi qu'en dise les rieurs, les études les plus aiguës et les plus fécondes sont en général des rencontres singulières, des face-à-face qui réussissent à se partager⁴². C'est le grief qu'articule B. Lahire à l'adresse de P. Bourdieu, à qui il reproche de négliger ou de mépriser les approches d'histoire de la réception culturelle pour lesquelles « le sens de l'œuvre n'est pas inscrit dans l'œuvre, comme attendant d'être dévoilé ou déchiffré, mais se produit dans la rencontre entre l'œuvre et ses « récepteurs » de l'œuvre (qui sont donc producteurs actifs du sens de l'œuvre). »⁴³ De

⁴⁰ François Dubet, *Sociologie de l'expérience*, Seuil, 1994, p.110-111, 254. Voir, dans Alain Rabatel, la section « Dépasser la sociologie des facteurs par la sociologie des acteurs » de *Homo narrans*, t. 2, Limoges, Lambert-Lucas, 2008, p.347 s.

⁴¹ Voir J.-Paul Bronckart et M.-N. Schurmans, « P. Bourdieu – Jean Piaget : habitus, schèmes et construction du psychologique », in B. Lahire (dir.), *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu*, op. cit., p.153-154. « Lorsque l'on affirme qu'un projet littéraire (...) constituerait avant tout une prise de position à l'intérieur de l'espace des possibles offert par le champ, ne risque-t-on pas en effet de passer à côté d'autres espaces ou d'autres possibles, de négliger le fait que l'auteur a pu vouloir intervenir dans d'autres lieux, s'inscrire dans d'autres temporalités parallèles, ou être influencé par d'autres dimensions ? » (G. de Lagasnerie, op. cit., p.65).

⁴² Le partage qu'opère D. Maingueneau entre des recherches ressortissant aux sciences humaines et sociales et une recherche « qui ne peut se dire qu'entre guillemets » dès lors qu'elle ne se tourne vers des savoirs positifs que pour enrichir des « lectures », me paraît forcée, même si, magnanime, le procureur blâme uniquement les « littéraires traditionnels » de vouloir « cumuler les privilèges de l'homme de science et ceux de l'herméneute. » (*Contre Saint-Proust*, op. cit., p.136, 139). Il avait déjà combattu ce tête-à-tête « lansonien », renvoyé à la critique, et blâmé le cumul de « la légitimité universitaire du modélisateur et [du] charisme de l'essayiste » (« Philologie et analyse du discours », loc. cit.). Le « contact vivant » avec un texte, ajoutait-il, « ne suffit pas à faire entrer quelqu'un dans une discipline véritable, dans un espace de connaissance. » Inversement, l'espace de connaissance n'est pas le seul lieu où les textes agissent ; la littérature ouvre un espace d'expérience, et pas seulement de connaissance. On peut en outre concevoir lesdites lectures autrement que comme des manifestations d'obscurantisme ou de narcissisme (P. Bourdieu, *Les règles de l'art*, op. cit., p.417, et sa critique de la « lecture de lector » dans *Méditations pascaliennes*, op. cit., p. 122 s.), et les croire plutôt inspirées par une forme de modestie respectueuse à l'égard de la tension d'une interprétation à la fois nécessaire et inachevable (D. Thouard, in J.-M. Salanskis et al., *Herméneutique : textes, sciences*, PUF, 1997, p.53). Frédéric Cossutta parle d'un « déficit interprétatif » de l'analyse du discours (« Catégories descriptives et catégories interprétatives en analyse du discours », in J.-M. Adam & al., *Texte et discours : catégories pour l'analyse*, Editions Universitaires de Dijon, 2004, p.197) et François Rastier souhaite interroger « déficit herméneutique des sciences du langage » (*Arts et sciences du texte*, PUF, 2001, p. 102). Voir aussi la position de Marc Escola : « le commentaire d'un texte est un phénomène discursif parmi d'autres, que rien ne permet de séparer théoriquement du mouvement de la traduction ou de la réécriture, et de tous les phénomènes qui font des textes des objets temporels soumis à variation. » (« Contes et mécomptes », in C. Badiou-Monferran (dir.), *Il était une fois l'interdisciplinarité*, op. cit., p.118)

⁴³ B. Lahire, loc. cit., *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu*, p.49. « Il n'y a qu'un sens personnel, avance Raphaël Baroni, reconstruit à chaque lecture par chaque lecteur, ce qui n'empêche pas de réfléchir à la manière

manière plus phénoménologique, G. Molinié dira que l'« événement-rencontre » forme à la fois « le test, le signe et la matérialité sociale de l'artistisation », vécue comme jouissance⁴⁴. Il faut rappeler, contre les vues distantes, la nécessité d'une attention à l'événementialité du sens, le fait qu'il se joue *aussi* à chaque lecture, par chaque lecteur.

Cette tentative de conciliation entre analyse du conditionnement socio-historique et préservation de l'individuel singulier⁴⁵, ou simplement de la spécificité de la « classe d'expression » de la littérature, comme disait Ignace Meyerson⁴⁶, a été tenté de plusieurs points de vue⁴⁷ ; le sociogramme de Duchet cherchait à sa façon à résoudre la difficulté issue de la complexité des instances médiatrices entre la littérature et son co-texte socio-historique ; d'une manière radicalement différente, la notion de *posture* a été élaborée, comme l'écrit Jérôme Meizoz, un des porteurs de cette alternative, en vue « de sortir de [la] mêlée » qui met aux prises sectateurs de l'analyse du discours et poéticiens, et de mieux décrire « l'articulation constante du singulier et du collectif dans le discours littéraire. »⁴⁸ Il s'agit, à chaque fois, d'abolir l'écart entre des niveaux et dimensions différents, ou au moins d'imaginer comment elles *composent* ensemble. La notion d'*habitus*, notamment, qui a essuyé de nombreuses critiques, et fondées, n'est cependant pas seulement « le bulldozer du collectif contre le singulier », comme plaide Philippe Corcuff ; il peut plutôt être conçu comme « une individuation, à chaque fois irréductible, de schèmes collectifs », et servir à « penser une singularité individuelle nourrie de contraintes et de ressources collectives. »⁴⁹

Ce qui semble un leurre dans la position tenue par les partisans d'une compréhension qu'on peut décrire comme un (louable) effort d'ascèse de la subjectivité par objectivation des paramètres et facteurs de production de l'œuvre, censée donner tous les gages d'une neutralité scientifique, c'est ce que voit très lucidement Dominique Rabaté : de croire que la sociologie

dont les interprétations se socialisent et se coordonnent. » (*L'œuvre du temps*, Seuil, 2009, p.153)

⁴⁴ Cette jouissance est présentée comme simulacre de la conjonction sexuelle. « Et l'action est réversible, car elle est effectivement réciproque (...) Il y a pénétration pénétrée-pénétrante. » (Georges Molinié, *Hermès mutilé*, *op. cit.*, p.198-200)

⁴⁵ Dans les termes de Thomas Pavel : « La pression du contexte linguistique, qui relève de la force du langage, n'arrive jamais à obturer totalement la présence d'un sujet donateur de signification et imparfaitement enchaîné au langage. » (*Le mirage linguistique*, Minuit, 1988, p.68)

⁴⁶ I. Meyerson, *Ecrits 1920-1983. Pour une psychologie historique*, PUF, [1953] 1987.

⁴⁷ Claude Duchet rappelle, contre l'analyse du discours, que « la littérature ne doit pas être réduite à ce qu'il y a en elle de discursif. » Pour lui, « le discours, c'est de l'importé dans le texte. (...) Le texte en soi n'est pas producteur de discours. (...) mettre en avant l'aspect discours dans un texte, c'est refouler sa part cachée. » La sociocritique qu'il représente s'intéresse surtout à la littérature, selon lui, « parce que celle-ci constitue le point nodal de résistance aux approches strictement sociologiques ou socio-idéologiques. Son souci majeur est de rechercher en quoi et comment la littérature, hier comme aujourd'hui, résiste à des interrogations non spécifiques et, inversement, à des lectures purement « littéraires ». » (« Entretien avec Claude Duchet », *Littérature*, n°140, *op. cit.*, p.129-131)

⁴⁸ Jérôme Meizoz, *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*, Slatkine Erudition, Genève, 2007, p.14, et *Id.*, *La Fabrique des singularités*, Slatkine, Genève, 2011. « L'étude d'une posture suppose d'articuler un état du champ avec les *options discursives* des auteurs, leurs tons et styles. (...) Une étude de posture devrait (...) présent[er] les formes littéraires comme des procédés singularisants de positionnement énonciatif dans une sphère précontrainte de pratiques. » (p.8-10) Le recours à la « posture » ferait apparaître « un espace transitionnel entre l'individuel et le collectif, corroborant la fine distinction de Gustave Lanson, pour qui l'écriture est « un acte individuel, mais un acte social de l'individu » [« L'histoire littéraire et la sociologie » (1904), *Essais de méthode, de critique et d'histoire littéraire*, Hachette, 1965]. » (J. Meizoz, « Ethos et posture d'auteur », in *Sciences du langage et analyse de discours*, *op. cit.*, p. 193). Il reconnaît un devancier en Roger Chartier qui proposait (« Cité savante et débat public », *Le Jeu de la règle*, Bordeaux, PUB, 2000), en lieu et place d'une méthode axée sur l'auteur, une « pragmatique des discours » capable d'articuler le social et le linguistique.

⁴⁹ Philippe Corcuff, « Le collectif au défi du singulier : en partant de l'*habitus* », B. Lahire (dir.), *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu*, *op. cit.*, p.103, 108.

du champ « construirait ce promontoire idéal, sorte de panopticon lui offrant la vision objectivée de toutes les positions, de toutes les manières de voir et d'être vu... Mais on se demande évidemment comment ce point de vue lui-même pourrait échapper au cercle vicieux qui le réinscrit fatalement comme l'un des nouveaux points de vue possible. » Dès lors, ce n'est pas un « attachement narcissique à la singularité du sujet » qu'il importe de défendre, mais plutôt, avec Pierre-Marc de Biasi, de contester « l'annexionnisme de la sociologie critique, qui ne se contente pas de rappeler chaque activité humaine à sa dimension historique et sociale (...), mais qui désigne la sociologie des champs comme lieu ultime de la vision, où se résorberaient toutes les capacités objectivantes des autres discours de savoir »⁵⁰, et de rappeler, contre cette chimère de penser « objectiver toutes les objectivations »⁵¹, qu'une lecture, selon la profonde définition de Michel de Certeau que rappelait François Hartog, est une façon de « déchiffrer dans un texte ce qui nous a déjà écrits »⁵². Un peu de sociologie rend incroyant, une sociologie poussée jusqu'en ses extrémités redonne foi, autrement dit : ne nous contentons pas de mettre en pratique la sociologie, mais allons jusqu'à la retourner sur notre propre pratique, en une auto-réflexion, ou auto-ponctualisation, qui rétablisse un perspectivisme de la « science » elle-même, en fonction de nos savoirs, de nos instruments, incessamment démodables, et de notre situation, forcément précaire⁵³. F. Dubet, qui s'élève, après G. Simmel ou N. Elias (dont le *Mozart* constitue à bien des égards un modèle du genre⁵⁴) contre « l'idée d'une socialisation totale », note que la sociologie s'est construite, principalement, contre l'idée même de sujet, et qu'il existe un paradoxe dans la posture « très souvent déniée, que choisissent les sociologues de la façon la plus spontanée, ne serait-ce que pour critiquer l'illusion selon laquelle les acteurs seraient aussi des sujets » : la dénonciation, en démasquant les idéologies du sujet, « ne peut que s'attribuer, pour elle-même, la position et le privilège d'un sujet conscient grâce à la connaissance des « lois » de la société ou par le

⁵⁰ Dominique Rabaté, « Révélation, voilements et dévoilements. *Les Règles de l'Art* et « l'effet de croyance » », *Ibid.*, p.35-36, 38. « Littérairement, avance P.-M. de Biasi, la sociologie est soluble dans l'école de Constance. Je ne dis pas ça parce que je le crois, mais juste pour faire la preuve qu'à ce jeu hégémonique du « vouloir tout absorber », le prédateur le plus vorace finit toujours par rencontrer celui dont il sera la proie. » (« Le sociologue et le généticien », *loc. cit.*, p.250)

⁵¹ Le champ serait l'instrument « qui offre la possibilité réelle de prendre un point de vue sur l'ensemble des points de vue ainsi constitués comme tels. Ce travail d'objectivation (...) permet de prendre un point de vue scientifique sur le point de vue empirique du chercheur, qui, étant ainsi objectivé, au même titre que les autres points de vue, avec toutes ses déterminations et ses limites, se trouve livré à la critique méthodique. » (P. Bourdieu, *Les règles de l'art*, *op. cit.*, p.290-291)

⁵² François Hartog, *Evidence de l'histoire. Ce que voient les historiens*, Editions de l'EHESS, 2005, p.246.

⁵³ P. Bourdieu n'est pas le dernier à s'être avisé que les représentations de la littérature, les disciplines qui en découle, les acteurs de ces entreprises se constituent eux-mêmes en « champ », *i.e.* entrent en concurrence pour acquérir le pouvoir symbolique. « La division du monde universitaire en disciplines s'inscrit sous forme d'habitus disciplinaires générateurs d'un accord entre les spécialistes qui est responsable même de leurs désaccords et de la forme dans laquelle ils s'expriment et qui entraîne aussi toutes sortes de limitations et de mutilations dans les pratiques et les représentations, et de distorsions dans les rapports avec les représentants d'autres disciplines. » Les préjugés les plus forts demeurent cependant ceux « constitutifs de la *doxa* génériquement associée à la *skholè*, au loisir, qui est la condition de l'existence de tous les champs savants. » C'est ainsi un autre « implicite » (point aveugle plus fondamental encore que celui qu'indique D. Maingueneau *infra*, note 69) qu'indique P. Bourdieu : « le fait d'être pris au jeu, c'est-à-dire dans l'*illusio* comme croyance fondamentale dans l'intérêt du jeu et la valeur des enjeux qui est inhérente à cette appartenance. » (*Méditations pascaliennes*, *op. cit.*, p.24-25, 253).

⁵⁴ Le sous-titre, *Sociologie d'un génie*, que l'auteur reconnaît « apparemment paradoxal », accole deux mots que plus d'un critique jugerait inconciliables. Sans du tout négliger les coordonnées supra-individuelles des œuvres, il parvient à rendre justice dans cet essai à ce qu'il désigne comme les « voies intérieures » propres à l'artiste et son histoire personnelle – les rapports de Wolfgang avec son père par exemple. « On ne [peu]t pas déterminer à la troisième personne, soutient-il, ce qu'un être ressentait pour lui-même comme désirable et comme donnant un sens à sa vie (...). Il faut essayer de le comprendre dans la perspective de la première personne. » (*Mozart*, *op. cit.*, p.54)

biais de l'originalité d'un parcours personnel. »⁵⁵

Vérité *versus* « lectures »

C'est bien la question du **Sujet** – de ce qu'il faut entendre par « Sujet » - qui est en cause. Les défenseurs d'une personnologie « à la papa » ont quasiment disparu⁵⁶, tandis que l'agenda d'une grande partie de la philosophie de ces dernières décennies a été employée à réélaborer, par-delà l'interdit des années 60 (dont le fameux article de Barthes de 1968, « La mort de l'auteur », pourrait figurer l'emblème), son concept. J'évoquerai ici en deux mots la thèse de J.-M. Salanskis comme spécimen des nouvelles manières de concevoir le Sujet dans le texte. Ce penseur nommant Sujet « un moment du sens s'offrant sous forme textuelle », si bien qu'il n'est plus nécessaire de penser le rapport du Sujet au texte, leur articulation, dès qu'ils se donnent ensemble et l'un par l'autre. « Sur la distance d'un texte, se montre une sorte de posture, de cohérence, qui vaut comme un sujet. »⁵⁷ Ce qui reste à penser ce sont donc différents régimes d'individuation fasciculés par une signature (éventuellement anonyme), dans lesquels il entre du collectif (à commencer par la langue) et des singularités⁵⁸. Un Sujet n'existe pas ; il « trouve » son id-entité en l'inventant dans un texte, qui n'existe comme texte que parce qu'il est animé par un sujet : cette co-définition, cette définition en miroir, est le propre de leur respective et complice réalité. Nous parlions à l'instant d'une *signature* (éventuellement anonyme), ce qui peut paraître une contradiction dans les termes ; il ne s'agit pas tant, en fait, de la croix par laquelle les analphabètes paraphent les documents, mais plutôt d'un « effet de Sujet ». Ce n'est pas l'état civil d'Un Tel que le lecteur devine, mais quelque chose de beaucoup plus général et profond, ce que Paul Valéry par exemple, recherchait lorsqu'il écrivait qu'« Une œuvre qui m'intéresse profondément est une œuvre qui m'excite à me figurer le système vivant et pensant qui l'a produite »⁵⁹. Ou encore lorsque M. Foucault insiste « sur le fait que l'existence d'un livre ne renvoie pas d'abord à l'identité subjective de celui qui l'a écrit, mais bien à la dimension impersonnelle et objective d'un « événement », ou plutôt d'une série d'événements, à la fois discursifs et non discursifs (...) dans lesquels il est pris et qui déterminent sa propre transformation en un « papillotement de simulacres » [*Histoire de la Folie*] proliférant à l'écart de tout principe unificateur et de toute logique du Même. »⁶⁰

⁵⁵ François Dubet, *Sociologie de l'expérience*, op. cit., p.127, qui reprend à son compte la formule de G. Simmel : « La manière dont tout individu est socialisé dépend aussi de la manière dont il ne l'est pas. » (*ibid.*, cité p.94) Marielle Macé a fort bien montré comment, chez Bourdieu même, la « manière », ou style, revendiquait de s'ériger contre le conditionnement ambiant et en perpétuel dissidence à l'égard de soi-même (« Penser le style avec Bourdieu », *Bourdieu et la littérature*, op. cit.).

⁵⁶ C'est ce qui permet à D. Maingueneau de voir une « coupure irréductible » entre rhétorique et AD, la première supposant « un sujet souverain « utilisant » des « procédés » au service d'une finalité explicite », la seconde ayant affaire à des sujets dominés par les contraintes des formations discursives (*Nouvelles tendances...*, op. cit., p.116-120). Ruth Amossy se montre plus conciliante, faisant de la rhétorique une branche de l'AD, « sans pourtant l'y dissoudre. » (« Rhétorique et analyse du discours. Pour une approche socio-discursive des textes », in *Sciences du texte et analyse de discours*, op. cit., p.175) D. Maingueneau lui-même reconnaît, dans le même volume, que philologie et AD tendent aujourd'hui à se rapprocher (« Philologie et analyse du discours »).

⁵⁷ J.-M. Salanskis, *Territoire du sens*, Vrin, 2007, p.207-208.

⁵⁸ Voir ce que Marielle Macé développe comme « entre-stylisation » du sujet et des œuvres dans *Façons de lire, manières d'être*, Gallimard, 2011. « Ce que l'on rencontre (...) c'est la dimension essentielle de la part mondaine de l'auteur qui s'insinue dans le texte, quelque chose de transférable de la vie à l'œuvre, et pour le lecteur, récupérable de l'œuvre à la vie. » (R. Baroni, *L'œuvre du temps*, op. cit., p. 164) Il faudrait développer cette idée que la littérature, comme les autres arts, agit par la vertu générale du transfert et de transposition.

⁵⁹ Cité par Michel Jarrety, *Valéry devant la littérature*, PUF, 1991, p.163. Selon Kendall L. Walton, attribuer un style à une œuvre implique de se faire une idée de la manière dont elle est venue au jour, remonter du phénomène à sa genèse (« Style and the Products and Processes of Art », in B. Lang (éd.), *The Concept of Style*, Ithaca & London, Cornell University Press, 1987, p.73-85).

⁶⁰ Philippe Sabot, « Écrire pour n'avoir plus de visage » in Curatolo et Poirier [dir.], *Le style des philosophes*, PU

Dans un livre récent, Alain Vaillant choisit ainsi de nommer subjectivation « ce mécanisme qui touche à la nature même de la communication littéraire moderne et qui permet au lecteur de deviner, derrière le texte qu'il lit, une instance énonciative latente, puis d'identifier cette instance textuelle à la figure de l'auteur. » Il précise que cette subjectivation n'a rien à voir avec la subjectivité parlante qui affleure à la surface des œuvres d'un Montaigne ou d'un Diderot⁶¹. Là encore, nous ne jugeons pas opportun d'opposer le « livre moderne » où la parole subjective n'aurait plus sa place (on citerait maint contre-exemple) à un état antérieur où le livre se faisait plus directement porte-parole du Sujet ; personnalité et impersonnalité sont les polarités d'un procès dynamique d'individuation qui ne se partage pas selon les époques mais plutôt selon des régimes textuels collectifs-individuels différenciés. Ce qui est constant, toutefois, c'est que le poète, et l'auctorialité plus largement, vit *entre* apparition et disparition, faisant corps avec « l'épaisseur de l'œuvre »⁶². L'effacement de la manifestation discursive de l'auteur ne succède pas à sa présence diffuse dans le texte – c'est ainsi que Vaillant présente les choses⁶³ – mais ces deux mouvements sont exactement contemporains et cette contradiction est la réalité foncièrement paradoxale du statut du Sujet dans tout texte.

Pour ma part, je ne prône pas l'herméneutique comme ce qui serait la plus vertueuse des approches ou même la plus riche, mais plutôt comme une fatalité, la rançon de la finitude de nos capacités de compréhension⁶⁴ ; je demeure convaincu de la nécessité d'une connaissance des *hypothèses* – appelons-les ainsi – qui grèvent la *liberté* – appelons-la ainsi – de l'écrivain, selon les régimes discursifs dont il est captif, qui ne se définissent pas seulement par l'époque, l'institution littéraire, mais aussi par l'imaginaire littéraire, le sien et celui des textes⁶⁵. Aussi ne suivrais-je pas Péguy assurant que « celui qui comprend le mieux *Le Cid*, c'est celui qui prend *Le Cid* au ras du texte [...] ; et surtout celui qui ne sait pas l'histoire du théâtre français »⁶⁶. Cette innocence est tout aussi mythique que ce qui paraît son contraire : l'idéal d'exhaustion par la connaissance. Il ne me semble rien y avoir à redire au programme de l'AD lorsqu'il envisage une énonciation comme « le corrélat d'une certaine position socio-historique pour laquelle les énonciateurs apparaissent substituables » dès lors qu'elle reconnaît choisir de s'intéresser, dans un louable souci de ce que J.-L. Chiss appelle une « modestie épistémologique »⁶⁷, non tant aux textes dans leur singularité qu'aux corpus

de Dijon, 2007, p.332. Le terme de *qui*, et non de sujet, que Bernard Stiegler utilise, se distingue du *je*, en ce qu'il n'en est qu'une figure historique, celle de la compréhension que le *Dasein* a de son être, liée à un état programmatique du *quoi*. Les « proportions » du *qui* et du *quoi* dans la relation lectrice sont réglés par la circonstance mais surtout, de façon plus contrainte, par l'état du système global de l'histoire culturelle, des « programmes » et des techniques en particulier. Et « l'énigme du style » n'est autre que celle de l'*indéscriptibilité* de l'indétermination mise en œuvre par l'articulation du *qui* et du *quoi* (*La désorientation, La technique et le temps, 2. La désorientation*, Galilée, 1996, p.202, 102 s).

⁶¹ « Tout se passe comme si le sujet, interdit d'apparaître sur le plan énonciatif, se trouvait disséminé et clandestinement logé dans tous les plis de l'énoncé » (Alain Vaillant, *L'Histoire littéraire*, Armand Colin, 2010, p.316).

⁶² *Ibid.*, p.330, 334.

⁶³ *Ibid.*, p. 332.

⁶⁴ Jean-Marie Viprey se demande ce qu'il faut à un *corpus* pour être un *texte* : « Il y faut et il y suffit, répond-il, qu'une intention critique pertinente et homogène soit à l'œuvre » (« Philologie numérique et herméneutique intégrative », in *Sciences du texte et analyse de discours, op. cit.*, p.67). C'est bien justement ce qui manque à beaucoup de travaux « scientifiques » sur des corpus littéraires.

65 « L'analyse d'institution fait découvrir qu'il n'y a pas la Littérature mais des pratiques spéciales, singulières, opérant à la fois sur le langage et sur l'imaginaire » (Jacques Dubois, *L'institution de la littérature, op. cit.*, p.20)

66 Charles Péguy, *Zangwill* (1904), in *Œuvres en prose*, Gallimard, 1959.

⁶⁷ J.-L. Chiss, « Les linguistiques de la langue et du discours face à la littérature : Saussure et l'alternative de la théorie du langage », *Langages*, n°159, Larousse, septembre 2005, p.40.

typologiquement peu marqués (dans lesquels replonger les œuvres plus saillantes). Ou dès lors simplement qu'elle marque ses priorités, soit « la prééminence et la préexistence de la topographie sociale sur les sujets parlants qui viennent s'y inscrire. »⁶⁸ L'*espace discursif* est une construction, une « décision » (comme dit son promoteur⁶⁹) de l'analyste qui le définit en fonction de ses objectifs de recherche, à l'intérieur d'un « champ discursif », lui-même prélevé d'un « univers discursif ». Nous nous demandons seulement comment on pourrait échapper – hors la conception de l'herméneutique comme « grammaire inversée » (Schleiermacher), la lecture reflétant l'écriture, en miroir – à un double asservissement (la source et la cible qui, de l'écriture à la lecture, s'inversent), la créativité d'un texte étant un partenariat dont le lecteur est partie prenante. Le seul péril, de notre point de vue, est de s'aveugler au point d'identifier telle lecture avec la mythique « vérité », ce qui n'est guère plus grave toutefois – c'est le défaut symétrique – que de prendre la reconstitution exacte à laquelle on se livre pour la vérité, soit, dans un cas comme dans l'autre : de monopoliser une (idée d') historicité aux dépens d'une autre, celle de l'époque du discours, celle du sujet lisant ou celle d'une vue panoptique, tandis que ces points de vue se contrôlent mutuellement, que la vérité n'est qu'une transaction dont l'espace est leur imparfait recouvrement⁷⁰. C'est donc bien la notion même de « vérité » (assorti de quelque complément qu'on voudra), essentialisée, qu'il convient de revisiter. On taxera cette position de relativisme, ce qui n'est pas injuste pourvu qu'on n'y accole pas l'épithète d'*absolu*.

Quand même l'on admettrait qu'il existe un objet discours qui possède sa « vérité », en droit distincte de toute contamination extrinsèque (parasite lecteur, mon semblable etc.)⁷¹, ce qui, malgré tout, rend extrêmement douteux en pratique le départ entre ces deux instances, c'est que, comme le notait déjà Johann Martin Chladenius au milieu du XVIII^e siècle, il reste toujours délicat de distinguer les « applications » des « digressions »⁷², c'est-à-dire les interprétations qui découleraient du texte et celles dont le texte serait l'occasion. Ce serait, en outre, adhérer peu ou prou à une vision sacrée des textes profanes⁷³, croire qu'ils renferment

68 D. Maingueneau, *Nouvelles tendances...*, op. cit., p.9, 22. Dans *Franz Kafka* (op. cit.), B. Lahire cherche, avec son concept de « biographie sociologique », à penser un social défini aussi bien par le singulier que par les institutions. C'est un compromis qui aurait des antécédents ; ainsi, Roger Chartier rappelait la position d'un tenant du *New historicism*, Stephen Greenblatt, qui, dans son essai *Towards a Poetics of Culture*, écrivait : « L'œuvre d'art est le produit de la négociation d'un créateur, ou d'une classe de créateurs, qui partagent un répertoire de conventions complexe et commun, avec les institutions et les pratiques de leur société » (*Le jeu de la règle*, op. cit., p. 180).

69 D. Maingueneau, *Nouvelles tendances...*, op. cit., p. 85.

⁷⁰ Il semble que, chez D. Maingueneau par exemple, communauté et formation discursives se reversent indéfiniment l'une dans l'autre, un énoncé ne puisse jamais être que redondant : un énoncé ne ferait, à la limite, qu'illustrer l'institution dont il dépend. Ce lien crucial entre le faire et le dire d'une communauté, étudié sous le nom de *bouclage*, représenterait le point aveugle du discours, « l'évidence première qui fonde la croyance » (*Nouvelles tendances...*, op. cit., p.46-50) – ou la superstition ?

71 C'est le rêve de Schleiermacher, qui distingue « d'un côté, la compréhension, qui s'appuie sur des connaissances dans le domaine des faits, de la langue et de l'histoire », de l'autre, la subjectivité de celui qui comprend, et met en jeu empathie et identification », et qu'il réunit lorsqu'il s'avise que l'individuel *suppose* l'interprétation historique (P. Szondi, *Introduction à l'herméneutique littéraire*, op. cit., p.118, 131).

72 *Ibid.*, p.40-41. La notion d'*intentio operis*, substituée par Eco à l'*intentio auctoris* (défendue par G. F. Meier dans son *Essai d'un art universel de l'interprétation*), trouverait ses prémisses chez un Chladenius, qui prête au mot une sorte d'existence propre. Au § 736 de son *Introduction à l'interprétation juste des discours et des œuvres écrites* (1742), il note que « la compréhension d'un livre est formée par la compréhension immédiate, les applications et les digressions ». L'opposition que B. Lahire marque entre *lectures créatrices* et *lectures historiques* me paraît de même un peu simpliste. « En cédant à la lecture créatrice, le chercheur opère ce que l'on peut appeler un *transfert scientifiquement illégal*. », pointe-t-il, mais, citant P. Bourdieu, il concède que les errements herméneutiques ne doivent pas conduire à « répudier, au nom d'une définition positiviste du fait et de la preuve scientifiques, toute tentative d'interprétation qui refuse de s'en tenir à la valeur faciale des phénomènes » (*Franz Kafka*, op. cit., p. 594, 597).

⁷³ Que la critique génétique alimente, à son insu même, en fantasmant un génotexte à reconquérir contre la réalité

une révélation que leur lecteur n'aurait plus qu'à déchiffrer⁷⁴, en fidélité avec une vérité du texte, même asymptotique, obligatoirement relative à l'identité que définissent ses coordonnées socio-historiques. Nous croirions plutôt que la littérature ne vit que par la grâce d'une perpétuelle *transposition* de ce qu'elle est supposée renfermer, et qui se trouve en réalité constamment remis en jeu et redéfini en fonction de configurations singulières actualisatrices. Il n'existe que des « lectures, et nous ne nous autorisons pas d'un penseur idéaliste, mais de P. Bourdieu lui-même, pour opiner que l'intérêt des textes (ou des questions⁷⁵) qui nous ont été légué(e)s réside moins dans l'interprétation la plus juste (donc unique) que dans le débat sur leur interprétation⁷⁶. Cette métaphore ô combien suspecte de la « vie » des textes ne signifie rien d'autre que l'aveu de leur existence métamorphique⁷⁷ (mais il n'en reste pas moins utile, d'un point de vue érudit, il est même très recommandé, de tenter de fixer leur situation dans l'époque où ils ont été écrits, à l'égard des modalités de l'épistémè dont ils sont solidaires, des intentions supposées de l'auteur, etc.)

Temporalité

Impossible de soutenir que tout, sexe, souffrance, caducité, mort, est historique et social.

des phénotextes. Cette conception d'un intangible de la parole profane, tout en se présentant comme laïque et l'antipode de la méthode divinatoire dont parle Schleiermacher, participe en fin de compte d'une même attitude religieuse et même fétichiste. La critique génétique entend ne rien perdre, tout récupérer (et recycler pour l'Université), les disciplines littéraires à vocation « scientifique », de même, entendent s'emparer des « 99 % délaissés dans les archives » pour les réintégrer dans le tissu de l'histoire littéraire. D'où l'aveu de Franco Moretti (*op. cit.*, p.108) : « Les textes sont assurément les *objets réels* de la littérature (...) mais ils ne sont pas de bons *objets de connaissance* pour l'histoire littéraire. »

⁷⁴ Si nous suivons l'argumentation d'Hélène Martin-Kajman, la littérature, à partir du XIXe siècle, entre en concurrence avec d'autres textes sacrés, modifiant du même coup l'économie de la sacralité : « c'est un certain droit à la profanation des choses sacrées qui est introduit » ; or, « Profanation, cela signifie : les interprétations sont libres. » Dans « Le texte comme don public », l'auteur reproche à P. Bourdieu d'avoir vidé le concept de don de sa spécificité pour le réduire à l'économie marchande. Or, au lieu que la littérature ne se résume en termes de *consommation* (intérêts, stratégie, marché), sa véritable valeur, celle qu'elle a possédée pendant quelques siècles dans la culture occidentale, tiendrait précisément à cette tension entre profane et sacré, dont elle participe tout à la fois (*loc. cit.*, p.66-67).

⁷⁵ C'est la distinction que Michel Meyer défend de livre en livre entre deux types de réponse : la problématologique, qui maintient vif le ballottage *versus* l'apocritique, qui tranche. La littérature, écrit-il par exemple, « n'a pas pour objectif de négocier une distance pour résoudre un problème entre individus, mais d'exprimer les problèmes qui naissent de cette distance, et que le sujet ne perçoit pas toujours lui-même. » (*Principia Rhetorica. Une théorie générale de l'argumentation*, PUF, 'Quadrige', 2010, p.248). Dans cette lignée meyerienne, Jean Bessière soutient, à la jonction du programme de l'intentionalisme (convergence des interprétations) et de celui du pragmatisme (incommensurable des interprétations), le caractère aporétique du littéraire, irréductible à la fois à ses conditions de production et à sa reconnaissance ; l'aporétique apparaît comme « une zone intervallaire où sont maintenues en phase les discontinuités du temps, du sens. » (*Dire le littéraire, op. cit.*, p.50-51, 72)

⁷⁶ P. Bourdieu, *Le sens pratique*, Minuit, 1980, p.58. Pour Pierre Macherey, la première condition d'une lecture pratique dégagée de la tentation épistémocentriste, telle que P. Bourdieu l'appelle de ses vœux, « serait de renoncer à traiter ses objets comme des trésors de sens faisant bloc, qu'il n'y aurait qu'à exhumier en se gardant d'y porter atteinte, donc dans un but exclusif de conservation, de valorisation et de célébration. A l'égard des œuvres auxquelles elle a affaire, la préoccupation principale serait alors, non de savoir ce qu'elles signifient, mais ce qu'on peut faire avec elle. » Il en conclut (mais il me semble que c'est à tort qu'il croit s'opposer là à Bourdieu), qu'être réellement fidèle à sa démarche, c'est se demander ce qu'on peut en tirer, « en pratiquant éventuellement à son égard une infidélité à laquelle il a lui-même fourni ses instruments. » (« Bourdieu critique de la raison scolastique : le cas de la lecture littéraire », in *Bourdieu et la littérature, op cit.*, p.141)

⁷⁷ Et pas seulement pour des raisons extérieures au texte lui-même ; cf. J.-M. Adam, « Les sciences de l'établissement des textes et la question de la variation », in *Sciences du texte et analyse de discours, op. cit.*).

Les combinaisons innombrables qu'offrait la littérature résistaient à notre fureur
d'« explications ».
Mona Ozouf, *Composition française*

Nous n'ignorons pas les dangers d'une herméneutique à réception ; ils sont trop évidents pour que l'on s'y attarde ; il existe aussi des garde-fous. C'est un choix opportuniste, celui de la fécondité des lectures, pour lequel j'opte, mais qui n'est pas tout à fait infondé philosophiquement⁷⁸. Parce que je ne crois pas à une vérité des textes (mais seulement à une – relative – justesse des interprétations). Je crois même que cette expression de vérité des textes (à laquelle il faudrait s'efforcer d'être fidèle) n'a pas de sens⁷⁹. Et, d'autre part (mais c'est la même question), je crois que l'analyse de discours repose le plus souvent sur une conception simpliste de l'histoire et de la temporalité : il y aurait le passé et le présent, et le texte, objet inerte d'une transmission, de l'un à l'autre⁸⁰. C'est pourtant encore Bourdieu – si souvent invoqué par les adversaires de l'herméneutique – que j'irais chercher pour fonder ce parti pris. Robert Escarpit, sociologue de la littérature lui aussi, a parlé des variations d'interprétation que les œuvres peuvent subir au fil du temps comme de « contresens créateurs », et souhaité que ces contresens objectifs soient considérés non pas comme des anomalies ou des scories dont se débarrasser, mais comme des objets à étudier⁸¹. Yves Citton va plus loin⁸², qui a montré que le contresens féconde l'interprétation lorsque l'enjeu essentiel des textes, en dernier ressort, est la manière dont ils s'articulent avec notre vie – ce que Michel Foucault désignait comme leur dimension éthopoétique⁸³. « L'ornement de la culture », écrivait-il, c'est « quelque chose qui peut être parfaitement vrai, mais qui ne modifie en rien le mode d'être du sujet » ; au contraire, ce qui est *êthopoios* c'est quelque chose qui a la qualité de transformer le mode d'être d'un individu. (...) la césure introduite dans le champ du savoir, (...) ce n'est

⁷⁸ C'est aussi un principe gadamerien que la lecture correspond à l'unité du texte (*Vérité et Méthode*, Seuil, 1996, p.180).

⁷⁹ On songe à l'article de T.W. Adorno défendant, contre les puristes défenseurs d'un Bach « authentique », les potentialités de sa musique qui tente de dépasser son temps (« Bach gegen seine Liebhaber verteidigt », 1951, *Prismen. Kulturkritik und Gesellschaft*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1955). Claire Badiou-Monferran présente l'ouvrage qu'elle a dirigé, *Il était une fois l'interdisciplinarité*, comme misant sur une philologie « jouant de la décoïncidence des époques, de l'« inactualité » des humanités » (*op. cit.*, p.25) ; elle cite H. Merlin-Kajman qui invite à s'intéresser à « l'enjeu proprement anthropologique de la temporalité non totalement « historique » de la littérature » (p.69).

⁸⁰ « Il n'y a pas d'un côté les lectures contextualisées et objectives et, de l'autre, les interprétations décontextualisées. Il y a toujours de la contextualisation et de l'interprétation. (...) lorsque des sociologues reprochent à des lectures d'être hors-contexte ou déshistoricisées, ils leur reprochent, en fait, de ne pas reposer sur une même définition du contexte et de l'histoire, de ne pas choisir la même notion de contexte » (G. de Lagasnerie, *op. cit.*, p. 125-126).

⁸¹ Alain Viala (et G. Molinié), *Approches de la réception*, *op. cit.*, p.163-164. « Il n'y a pas, ne saurait y avoir de lecture, ni sans doute de théorie de la littérature, ou du théâtre, de poétique en général, qu'anachronique. (...) l'anachronisme est le principe de l'histoire littéraire. » (Bruno Clément, « Ecrire singulièrement au siècle des règles et du Dieu caché », *Littérature*, 'La singularité d'écrire aux XVIe-XVIIIe siècles', n°137, Larousse, mars 2005, p.69,71)

⁸² Et Marc Escola de même avec sa proposition de « lecture affabulante ».

⁸³ « Dans ses derniers travaux, Bakhtine insistait sur le fait que le lecteur était le co-créateur dialogique de l'œuvre littéraire, et que son exotopie par rapport au texte permettait de lui conférer un surplus de sens. » (R. Baroni, *L'œuvre du temps*, *op. cit.*, p.191) L'auteur évoque aussi « le canal sur lequel se déploie la communication littéraire, un canal où les malentendus sont féconds et les enjeux réels » (p.165). Voir le commentaire qu'Yves Citton propose d'un texte de La Boétie dans *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, Ed. Amsterdam, 2007, p.78-79. On mettrait en regard de ces options les préceptes de la rigueur philologique telle qu'exprimée par Jean Bollack par exemple : « L'explication juste est plus riche que l'erreur. » ou « Un projet littéraire ne peut être compris et analysé correctement qu'à partir des principes esthétiques et linguistiques que lui-même il se fixe et qu'il découvre », etc. (*La Grâce de personne*, Seuil, 1997, p.103, 244).

pas celle qui marquerait comme inutiles certains contenus de connaissance et comme utiles certains autres : c'est ce qui marque le caractère « éthopoétique » ou non du savoir. »⁸⁴ Ce qui se joue ici c'est donc bien en définitive la finalité qu'on fixe à l'étude de la littérature. Pour ne pas en faire une affaire trop personnelle, je recruterais volontiers Jean-Marie Schaeffer qui, dans sa *Petite écologie des études littéraires* affirmait que « l'accent mis sur la voie analytique est aussi une insulte à la véritable fonction culturelle des œuvres (...). Celle-ci réside en effet toujours et uniquement dans l'importance qu'elles acquièrent dans et pour la vie des lecteurs (...) l'importance de la lecture dans le vécu de chacun ne réside pas tant dans les leçons qu'on en tire après-coup, que dans le déplacement de notre univers mental opéré par l'expérience de lecture elle-même. »⁸⁵ Cette épreuve, loin d'être une expérience égotiste, exclusivement immédiate ou purement intime, se trouve à l'articulation du privé et du public, c'est-à-dire tout simplement au cœur de ce qui compte pour un individu vivant en société, dans cet espace transitionnel et potentiellement transgressif que nous nous situons où les discours constitutifs de toutes sortes, où les valeurs se définissent, le disputent aux denrées publicitaires, dont le seul enjeu est marchand (consommer)⁸⁶. Et elle a tout à gagner à se voir confronter à d'autres mises en perspective que la sienne propre. Car il n'est pas question, là encore, de chercher à opposer la culture (la « science ») à une dimension plus existentielle de la formation, mais bien de parvenir à faire travailler l'une par l'autre.

Il suffirait, pour nous faire concrètement comprendre, de considérer une fable de La Fontaine par exemple. Ou tel passage des *Mémoires* de Saint-Simon. Pour étudier ces derniers, mieux vaudrait avoir fait son profit de la science que Le Roy Ladurie déploie dans le livre qu'il leur consacre⁸⁷, avoir lu Norbert Elias, Alain Viala⁸⁸ et quelques autres. Notons d'abord que, si l'on fait difficilement plus titré en matière d'Ancien Régime, les *Mémoires*

⁸⁴ M. Foucault, *L'Herméneutique du sujet. Cours au Collège de France, 1981-1982*, Gallimard/Le Seuil, 2001, p. 227

⁸⁵ Jean-Marie Schaeffer, *Petite écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?*, Vincennes, Ed. Thierry Marchaisse, 2011, p.107. Vincent Kaufmann désigne comme dénominateur commun des théories dont on assiste au crépuscule depuis trois décennies environ, le décret d'une « essentielle séparation et inaccessibilité de la littérature », une sorte de « *noli me tangere* » aux philosophes, psychanalystes, psychologues, sociologues, etc. », dont Maurice Blanchot serait le grand-prêtre ; dans un discours indirect libre dont il se démarque, il écrit : « Les fossoyeurs de la littérature sont ceux qui en ont fait leur exclusive passion. Ils l'ont aimée, mais trop jalousement. Pour lui éviter toute forme d'instrumentalisation, ils l'ont interdite de vie sociale, ils lui ont imposé la « grève devant la société », selon l'expression de Mallarmé. Ils l'ont repliée sur elle-même, ils l'ont contrainte à la réflexivité et à un interminable et dévastateur tête-à-tête dont elle ne se serait jamais remise. » (*La faute à Mallarmé. L'aventure de la théorie littéraire*, Seuil, 2011, p.28-29)

⁸⁶ H. Merlin-Kajman a montré que la violence des querelles de l'*École des femmes* ou des *Lettres* de Guez de Balzac, celles qu'ont déchaînées le *Cid* ou les *Provinciales*, a été à la fois négligée par l'histoire littéraire, pour qui elle était un phénomène désagréablement parasite, et réduite par la sociologie, qui n'y a lu que des luttes de pouvoir et d'intérêts. « Or les passions s'expliquent aussi par la nature de l'enjeu : il s'agit de la définition, côté « lettres », des choses sacrées. » (« Donner du plaisir au public : un enjeu littéraire paradoxal », *loc. cit.*) Or, de notre point de vue, celui de l'*archive* (V. note 27), si la littérature « correspond à la transmission d'une zone de profanation permanente du sacré », cette conception rétroagit sur toute production devenue littérature, quelle qu'en soit le millésime.

⁸⁷ Emmanuel Le Roy Ladurie, *Saint-Simon ou le système de la cour*, Fayard, 1997. L'auteur ne manque pas de préciser toutefois que Saint-Simon ne fut pas seulement un narrateur des mœurs curiales ou un défenseur de la qualité ducale, pas seulement un animal politique et partial, mais aussi une « source et un gibier pour nos anthropologues contemporains », « non pas un « cœlacanthe » de transition, mais un poisson des profondeurs » (p.513, 516).

⁸⁸ Parmi les cinq principales sortes de comportements identifiées par Alain Viala entre lesquels les écrivains sont supposés choisir à l'époque classique, on hésite à placer Saint-Simon dans la catégorie des aristocrates dont le capital social n'autorise qu'une attitude d'amateur, façon La Rochefoucauld, ou celle des gentilshommes marqués par le ressentiment, type Tristan. Heureusement, le taxonomiste précise qu'« il ne s'agit là que de modélisation : toute trajectoire réelle est plus mêlée, plus complexe. » (*Naissance de l'écrivain*, *op. cit.*, p.269) Des objections sont proposées aux thèses de Viala par Christian Jouhaud, *Les pouvoirs de la littérature. Histoire d'un paradoxe*, Gallimard, 2000.

sont pourtant mal synchronisés avec leur époque, anachroniques (j'aurais bien du mal à les situer par exemple à l'égard de la problématique du don), en porte-à-faux du point de vue de l'état de la langue. Mais, surtout, tout ce qu'on pourrait accumuler comme savoir objectivant sur l'œuvre, ses conditions et sa situation, pour la « paramétrer », reste sans rapport direct avec ce qu'un lecteur du début du 21^{ème} siècle peut ressentir lorsqu'il aborde, mettons, le passage où le duc exulte de la victoire remportée sur les bâtards, sanctionnée par le lit de justice de 1718⁸⁹. C'est d'une autre temporalité qu'il s'agit là, dont la Régence ne rend compte en aucune façon. Le temps des calendriers et le temps intime, qualitatif, les rythmes⁹⁰ sont aussi dissemblables entre eux, bien qu'ils se rapportent au même objet, que la carte d'état-major l'est de la géographie du randonneur⁹¹. Ce sont donc – et pour simplifier beaucoup⁹² – au moins deux « temps » qui se nouent, dont le second, celui de la lecture, tend inévitablement à embler, sinon à absorber, celui que déterminent les coordonnées de l'œuvre, objectivement et de manière échue. Le littéraire n'est pas un matériau révolu, à autopsier, mais, tel que le définit concisément J. Bessière, un « matériau qui ne cesse d'advenir. »⁹³ M. Merleau-Ponty avait coutume de dire que le temps n'est pas un processus réel, mais « naît de mon rapport avec les choses »⁹⁴. En termes empruntés à Barthes, on pourrait traduire cette résistance à l'abstraction du temps de la lecture comme une volonté de préserver les droits de l'expérience du *punctum* contre le *studium*. « L'écriture dans le temps, même lorsqu'on la sait explicitement venue du passé, comme l'écrit encore J. Bessière, est par rapport à un maintenant, en un maintenant » et invente sa propre temporalité, au défi de la chronologie⁹⁵.

On ne gagne rien, croyons-nous, à « tordre le bâton dans l'autre sens »⁹⁶, et le retordre indéfiniment, sinon de le voir revenir en boomerang. L'analyse du discours possède une

⁸⁹ Marc Hersant, par exemple, juge à la fois essentiel et insuffisant, « et même souvent franchement réducteur », de savoir à quels types de pratiques sociales les textes littéraires renvoient. Ce qui se joue dans maint texte de Saint-Simon, « c'est justement de faire échapper le langage à son fonctionnement social et donc à toute rhétorique pour le « creuser » dans son rapport essentiel à ce dont il parle. » (*Le discours de vérité dans les mémoires du duc de Saint-Simon*, Honoré Champion, 2009, p.665). Voir également l'article de Stéphane Chaudier, « Rhétorique ou stylistique ? Réflexions sur *Andromaque* de Racine », L. Bougault et J. Wulf (dir.), *Stylistiques ?*, PU de Rennes, 2010. Sur le caractère « essentiellement anachronique » de la littérature, lire l'Introduction à V. Debaene, J.-L. Jeannelle, M. Macé & M. Murat (dir.), *L'histoire littéraire des écrivains*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2013, p. 22.

⁹⁰ Deux principaux griefs ont été articulés à l'égard de l'AD : le défaut de considération du rythme et de la singularité de la notion d'« œuvre », qui n'est pas un discours parmi d'autres, mais « un événement d'écriture et de lecture et une configuration esthétique. » (A. Herschberg Pierrot, « La question du style », in *L'analyse du discours dans les études littéraires*, op. cit., p. 338 – qui ajoute l'humour).

⁹¹ Voir la critique adressée par Claudio Cerreti à Franco Moretti et prise en compte par ce dernier dans *Graphes, cartes et arbres*, op. cit., p.91.

⁹² Voir la différence que marque Raphaël Baroni (du seul côté poétique) entre la fonction configurante de récits dont la visée principale est d'attribuer un sens aux événements passés, et la fonction intrigante « que l'on rencontre dans des narrations qui cherchent au contraire à brouiller le drame pour en éprouver la force ou la profondeur temporelle. » (*L'œuvre du temps*, op. cit., p.16) Saint-Simon adopte le plus souvent un point de vue qui nous replonge dans le passé comme s'il était encore à écrire, temps du « futur ultérieur » que Julien Gracq désigne comme le temps par excellence du romanesque.

⁹³ J. Bessière, op. cit. p. 265.

⁹⁴ M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, 1945, p.471.

⁹⁵ J. Bessière, op. cit., p. 64-65. « Le littéral : cela qui dément qu'il y ait signification conservée, signification à récupérer (...) la continuité de la lecture n'est pas continuité suivant un sens initial et sa transformation, mais selon le pouvoir du résiduel – faire de la lettre, à l'occasion du jeu de désymbolisation qu'impose le temps, une actualité constante. » (*ibid.*, p.71) P. Bourdieu, contre « un relativisme naïf », enseigne que le temps de l'histoire de l'art est irréversible et cumulatif (*Les règles de l'art*, op. cit., p. 413) ; H. Gadamer, en réaliste naïf certainement, soutient pour sa part que « là où la compréhension historique historicise, relativise, la compréhension « authentique » appréhende une vérité arrachée au temps dans et par l'acte détemporalisant de compréhension. » (*Vérité et Méthode*, op. cit., p. 424-425)

⁹⁶ P. Bourdieu, *Règles de l'art*, op. cit., p. 260.

fonction prophylactique, de cordon sanitaire des interprétations ; D. Maingueneau expliquait ici même que l'AD a affaire au sens, mais se soucie moins d'une interprétation personnelle que des conditions d'interprétabilité des textes. Ce dont nous nous défions, c'est de cette illusion de maîtrise totale, de proposer comme « but véritable » à la « science de la littérature » de réussir pleinement à *saisir ce qui nous saisit*⁹⁷, c'est-à-dire du mythe d'un chercheur idéalement dégagé, entièrement « actif », sauf de toute passion – ou dont la passion n'est plus placée que dans des fétiches.

97 Emil Staiger, *Die Zeit als Einbildungskraft des Dichters*, 2^e éd., Zurich, 1953, p.11 (« wir begreifen, was uns ergreift »).